

10. | Le christianisme et le défi de l'hérésie Le cas exemplaire du catharisme

Jean-Michel Counet

À partir du onzième siècle, on signale un peu partout la présence de groupes « manichéens » : Orléans (991-1022), Vertus (997-1015), Sens (1009-1015), Mayence (1012), Aquitaine (1016-1028), Périgord (1017-1018), Toulouse (1018), Liège (1022), Arras (1025), Ravenne (1025), Charroux (1027), Monteforte (1028-1030), Châlons-sur-Marne (1043-1048)¹. À Orléans, les chanoines de Sainte-Croix sont confondus comme coupables d'hérésie explicitement cathare et brûlés le 24 décembre 1022 sur ordre du roi capétien Robert le Pieux. En 1030, c'est le tour des cathares de Monteforte (près d'Asti, en Italie), qui sont capturés et impitoyablement massacrés. En 1052, l'empereur Henri le Noir en fait pendre à Goslar (entre Hanovre et Leipzig, en Allemagne)². Au douzième siècle, le mouvement s'amplifie : des groupes sectaires « manichéens » sont mis au jour dans les Flandres, à Reims, en Suisse, à Liège, à Vézelay, en Artois, puis à Cologne, à Bonn, etc. Deux zones

1. D'après H. Franco Junior, « Les "abeilles hérétiques" et le puritanisme millénariste médiéval », p. 71.

2. D'après F. Niel. *Albigénois et cathares*, p. 47.

géographiques sont particulièrement touchées : l'Italie du Nord et le sud de la France (Languedoc). Les dénominations que leur confèrent les populations locales sont multiples : patarins en Italie du Nord, popicains ou publicains dans le nord de la France, cathares en Allemagne, tisserands, bougres, albigeois, etc. Eux se désignent plutôt comme chrétiens, parfaits, ou bons hommes et bonnes femmes.

Le catharisme

Ces « manichéens » sont-ils déjà des cathares au sens précis du terme ? Il est extrêmement difficile de l'affirmer pour tous ces groupes, dont rien ne dit qu'ils partageaient effectivement les mêmes croyances. Qu'ils soient désignés par les théologiens médiévaux comme « manichéens » n'est pas étonnant. Par le truchement des écrits de saint Augustin, cette hérésie antique était relativement bien connue. Il était tentant de faire rentrer les groupes dissidents, dont la doctrine mettait en avant une forme ou l'autre de dualisme ontologique, dans cette catégorie familière.

Quoi qu'il en soit, le sud de la France voit s'affirmer, aux douzième et treizième siècles, la présence massive d'un christianisme dualiste qui s'oppose fermement à l'Église romaine et prétend s'instaurer lui aussi en Église, et qui plus est la seule Église véritable instituée par le Christ, l'Église romaine étant ravalée au rang d'Église usurpatrice, de synagogue de Satan³. Des pans entiers de la société languedocienne, toutes classes sociales confondues, sont gagnés à ces idées. À titre d'exemple significatif, pas un office catholique n'est célébré dans la chapelle du château de Foix en vingt années : l'Église cathare peut évoluer au grand jour sans être inquiétée. C'est ainsi qu'en 1165, un concile cathare se tient à San Félix de Caraman sous la présidence d'un évêque bogomile, Nicétas, et décide de la division du sud de la France en différents évêchés à la tête desquels sont placés un évêque et un diacre, ce dernier assistant l'évêque dans ses déplacements et ses activités.

3. Les cathares, qui prétendaient constituer l'Église Parfaite.

Le succès de l'hérésie dans le Languedoc s'explique par plusieurs facteurs. Premièrement, elle a manifestement des connexions avec les groupes sectaires d'Italie du Nord et des Balkans. Il existait des routes commerciales entre ces différentes régions de même latitude, et les déplacements commerciaux ont pu favoriser la diffusion d'idées dualistes dans ces populations en contact les unes avec les autres. Deuxièmement, il faut ajouter que le sud de la France était une région très prospère, et où par conséquent on avait du temps et des moyens pour se poser sérieusement un certain nombre de questions existentielles et y chercher une réponse personnelle. Troisièmement, c'est une terre de grande culture, comme en témoigne la riche production des troubadours, qui développent une conception de l'amour neuve et, dans une certaine mesure, contestatrice de la doctrine catholique du mariage. Quatrièmement, la région vit un net relâchement des liens féodaux et l'avènement d'une mentalité que l'on pourrait qualifier de démocratique. La ville de Toulouse est ainsi administrée concrètement par des consuls (ou *capitouls* en occitan) élus par la population : les comtes de Toulouse n'ont plus qu'un pouvoir nominal sur la cité, où se développe un esprit frondeur envers les autorités en général, et en particulier envers le clergé catholique riche et aux mœurs souvent relâchées.

Leur histoire

Il faudra du temps pour que l'Église romaine prenne conscience de l'ampleur de ce défi. Le clergé local est mal pris, car il ne veut pas se mettre une bonne partie de la population à dos : il a dès lors tendance à minimiser le fossé entre les deux christianismes. L'Église va dès lors lancer des tournées de prédication en recourant à des personnalités extérieures, et proposer des conférences théologiques au sommet avec les responsables cathares. Mais les cathares s'avèrent être de redoutables débatteurs, bien formés théologiquement, et même les populations villageoises conquises à l'hérésie ne se laissent pas aisément imbrasser. L'accueil n'est guère

particulièrement : en dépit de son charisme considérable, le père abbé de Cîteaux doit s'avouer impuissant face à la verve et à l'incrédulité de la population.

L'Église va dès lors tenter de ramener les populations dans le droit chemin par le truchement de l'obéissance à leurs suzerains. Il va s'agir de faire pression sur les nobles locaux (comte de Foix, vicomtes de Carcassonne et de Narbonne, comte de Toulouse, etc.) et sur les édiles locaux (*capitouls*) pour qu'ils jurent fidélité au catholicisme romain et que forts de leur autorité ils ramènent le reste de la population vers la foi catholique. Mais ce stratagème échoue complètement, car les nobles soit sont eux-mêmes gagnés aux idées nouvelles, soit, s'ils ne le sont pas, n'osent se mettre en porte-à-faux avec leur population. Le relâchement des liens féodaux, évoqué plus haut, les empêche de peser de façon significative sur la situation. Ils jurent ostensiblement ce qu'on leur demande de jurer, mais rien ne change dans les faits.

Lorsque Innocent III arrive au pontificat en 1198, il se préoccupe beaucoup de combattre l'hérésie. Mais ses légats, Pierre de Castelnau et Arnald-Amalric abbé de Cîteaux, auxquels les pleins pouvoirs sont confiés pour éradiquer le mouvement, n'arrivent pourtant à aucun résultat tangible. L'Église romaine semble dépassée par une situation inédite.

Dominique de Guzman, futur fondateur des dominicains, adjure les légats de renoncer à leur appareil, à leur suite et aux hommes en armes qui les escortent, et d'embrasser davantage la simplicité évangélique, mais son message n'est pas entendu. Dominique a l'idée que l'Église doit revenir à la pauvreté évangélique et commence, avec quelques compagnons, à se comporter et à prêcher en ce sens, mais il est déjà trop tard, et son impact sur les populations gagnées à l'hérésie, est, sur le moment même, très limité.

En 1208, les choses basculent : Pierre de Castelnau, après une violente altercation avec le comte de Toulouse, est assassiné, semble-t-il par quelqu'un de la suite du comte. C'en est trop pour Innocent III, qui décrète la croisade. C'est donc par la force des armes qu'en désespoir de cause l'Église romaine espère résoudre le conflit. Cette croisade va s'étaler sur plusieurs dizaines d'années et prendre diverses formes.

Tout d'abord, une grande armée parcourt une bonne partie du Languedoc, réduisant la ville de Béziers en cendres et tuant tous ses habitants en 1209. Elle prend Carcassonne la même année. Le vicomte de cette ville est offert à Simon de Montfort, un chevalier qui s'est illustré durant le siège. Une partie des troupes se retire, lui laissant le soin de poursuivre l'offensive. Au cours des années qui suivent, un même scénario se répète à maintes reprises : Simon et ses hommes prennent une série de places fortes ; les hérétiques réfugiés à l'intérieur sont priés de renoncer à leur croyance ; en cas de refus, ils sont condamnés au bûcher. Très peu se convertissent, la plupart préfèrent mourir dans les flammes. La mort de Simon de Montfort, en 1218, au siège de Toulouse, ne change pas fondamentalement la donne, car Louis VIII nomme Humbert de Beaujeu sénéchal de Carcassonne afin qu'il reprenne le flambeau, ce qu'il fait avec un zèle coupable.

Le règlement du conflit devient fondamentalement politique. À l'instigation de Blanche de Castille, reine de France, et du cardinal Romain de Saint-Ange, un compromis politique est recherché avec Raymond VII comte de Toulouse. Ce dernier, lassé du conflit et ne disposant sans doute pas de toutes ses facultés mentales, signe, en 1229, le traité de Meaux, qui livre pour ainsi dire le Languedoc à la couronne de France et à l'Église et jette les bases de l'Inquisition pour la poursuite et le châtiement des hérétiques.

Confiés d'abord au clergé local, les tribunaux ecclésiastiques chargés d'interroger et de châtier les hérétiques seront ensuite confiés à des religieux, en particulier dominicains car le clergé local manque de zèle. Ce système de poursuite d'interrogatoires et de délation se révèle d'une efficacité redoutable. Peu à peu les derniers parfaits disparaissent, soit de mort naturelle, soit mis en prison et exécutés. La transmission ne peut plus se faire et la doctrine disparaît de même, faute de ministres pour la propager et la perpétuer. Le dernier parfait connu, Guilhem Bélibaste, meurt en 1321, signant la mort officielle de l'Église cathare, désormais privée de toute possibilité de perpétuer son clergé et par là également le fameux *consolament*, unique sacrement de

Leur doctrine

Comme beaucoup de croyants motivés au douzième siècle, les cathares mettent l'accent sur l'Esprit saint ; ils se considèrent volontiers comme l'Eglise de l'Esprit saint et, à ce titre, comme les héritiers des premières communautés décrites dans les Actes des apôtres. Mais cette dénomination ne doit pas faire illusion. Ils désignent par Esprit saint une tout autre réalité que ne le fait la théologie orthodoxe.

Ils conçoivent la création comme étant une émanation de la substance de Dieu : comme du soleil émane nécessairement une multiplicité de rayons de lumière, les créatures sont tirées de la substance même de Dieu. Cette création est faite d'amour, et à ce titre elle est bonne en elle-même. L'homme issu de cette création bonne comporte un corps de lumière, une âme de lumière et un esprit glorieux. Il a sa demeure dans un Royaume de lumière dont Dieu est le centre transcendant. Cette création ne s'est toutefois pas maintenue dans sa perfection et sa pureté originelle : elle a subi l'attrait du mal, à la suite de quoi les âmes de lumière sont sorties de leur royaume et ont été emprisonnées dans des corps matériels, où elles jouent le rôle d'esprits. Il y a en effet, à côté de la création bonne, une création mauvaise issue d'un principe coéternel au Dieu bon, mais qui, lui, doit être interprété comme le principe du mal. La matière, au sens phénoménal du terme, fait partie de cette création mauvaise, et c'est elle qui va jouer le rôle de prison pour les âmes de lumières qui s'abîment en elle.

Il y a donc lieu de distinguer les hommes concrets, composés de corps (issus de la création mauvaise), d'âmes (mauvaises elles aussi, car identifiées en fait au sang, humeur irriguant et animant le corps) et d'esprits (les âmes, d'origine céleste, qui sont captives et somnolentes dans la matière, exilées et oubliées de leur véritable origine), des hommes célestes, tirés de la substance même de Dieu mais qui, après la chute de leur partie centrale dans la matière, se retrouvent amputés d'une partie essentielle de leur être. Selon les cathares, il est symboliquement question de cette chute dans l'Apocalypse (12,4) où Jean parle d'un dragon dans le ciel qui, par le mouvement de sa queue, balaie le tiers

des étoiles du ciel et les précipite sur la terre, ainsi qu'au livre de la Genèse où il est question de tuniques de peau que Dieu donne à Adam et Ève après leur péché. D'une manière générale, l'esclavage des Hébreux en Égypte et l'exil à Babylone sont des figures de cet exil-chute des âmes hors du plérôme⁴ de lumière.

La conséquence de cet emprisonnement dans la matière est l'oubli progressif par l'âme de sa nature profonde et de son origine. Au moment de la mort, elle quitte le corps mais, ne sachant où aller, elle erre dans l'espace avant de se faire happer par un nouveau corps et de se réincarner. Rien ne viendrait interrompre ce cycle indéfini des réincarnations si le Christ ne venait pas apporter au cœur de ce royaume des ténèbres un message apte à réveiller les âmes endormies, à leur rappeler qu'elles sont en exil de leur patrie véritable et à leur faire comprendre que le Dieu qu'elles adorent, le créateur du monde matériel, n'est pas le véritable Dieu mais « le prince de ce monde », c'est-à-dire une puissance maléfique. Par cette proclamation de la bonne nouvelle, les esprits captifs peuvent échapper au cycle des réincarnations et, au moment de la mort, regagner le royaume de lumière.

La proclamation de l'Évangile s'accompagne d'un sacrement unique, le *consolamentum* (ou *consolament* en langue d'oc) autour duquel s'édifie la communauté des véritables croyants. Il y a là une allusion claire à cet autre consolateur promis par Jésus à ses disciples au moment de son départ et identifié à l'Esprit saint. Ce sacrement était conféré au cours d'une cérémonie très simple : on demandait au récipiendaire s'il voulait recevoir le *consolament* et s'il était prêt à y rester fidèle jusqu'à la mort ; puis l'on récitait ensemble le Notre Père, préalablement expliqué par l'officiant ; cette prière était accompagnée d'une imposition des mains par toute l'assemblée et d'une imposition du livre des Écritures sur la tête du consolé, gestes par lesquels l'Esprit saint, qui est en fait l'esprit glorieux de l'homme resté dans le royaume de lumière, s'unissait de nouveau à l'âme emprisonnée dans le corps de façon à illuminer celle-ci en permanence et à la fortifier dans sa résolution à retourner vers sa véritable patrie ;

4. La plénitude telle que l'imaginent les gnostiques, c'est-à-dire synonyme de monde céleste. Le mot apparaît une quinzaine de fois dans le Nouveau Testament.

la cérémonie se terminait par le baiser de paix. Ainsi consolée, l'âme pouvait mener la vie exigeante de véritable croyant ou parfait au milieu d'un monde hostile et réintégrer à la mort le paradis perdu, en reconstituant définitivement l'unité entre corps glorieux, âme glorieuse et esprit glorieux.

Le *consolament* tenait lieu de baptême, de confirmation, d'ordination, de sacrement de pénitence et d'onction des malades. Pour les cathares, le baptême d'eau de l'Église romaine était inoffensif, mais ne procurait ni le salut ni l'Esprit. Le *consolament* tenait également lieu, en quelque sorte, de sacrement de mariage, le vrai mariage étant pour les cathares celui qui unit l'âme et l'esprit.

Reçu dans le courant de la vie par une petite minorité de personnes appelées parfaits et parfaites, ou bons hommes et bonnes femmes, le *consolament* était une ordination qui faisait de la personne un ministre au moins virtuel de l'Église cathare. Ces parfaits prêchaient, bénissaient les autres fidèles lorsque ceux-ci les rencontraient, et leur donnaient le *consolament* en cas de danger de mort. Leur vie était très austère : pas de relations sexuelles, une pauvreté radicale, un régime végétarien à l'exception du poisson, des jeûnes fréquents. Dans leur cas, la réception du sacrement était précédée d'une longue période de probation.

La plupart des fidèles demeuraient des sympathisants qui écoutaient les prédications des ministres et subvenaient aux besoins des parfaits tout en menant une vie normale, et ils ne recevaient le *consolament* que sur leur lit de mort.

L'eucharistie n'est pas un sacrement. Ce n'est qu'un rite pieux de bénédiction de la table qui rappelle que la charité, substance même de Dieu, est la vraie nourriture de l'âme.

Le dualisme

La doctrine des cathares est fondamentalement dualiste. Il y a un principe du bien, Dieu, qui est pur amour, et duquel émane nécessairement la bonne création ; mais il existe aussi un principe du mal, à comprendre comme néant. Ce principe du mal n'est pas Dieu pour les cathares, même s'il se fait passer pour tel aux yeux

âmes tombées dans l'ignorance, mais Yahweh, figure de l'Ancien Testament, opposé au père de Jésus, figure du Nouveau Testament, qui est Dieu dans la mesure où il est pur amour. Le néant comme principe du mal n'est pas un non-être absolu, mais un néant relatif, menant une existence amoindrie, sans cesse orientée vers le néant absolu mais sans jamais s'y immerger définitivement. Ce néant relatif possède une certaine fécondité : il engendre une création mauvaise dotée d'une efficacité propre. De façon paradoxale, la puissance et la fécondité du mal semblent considérables, alors que le bien, identique à l'amour, paraît impuissant ; la réalité effective est bien entendu inverse : le bien finit toujours par triompher, car il est éternel, alors que le temps du mal est toujours compté. « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas », dit Jésus (Mt 24, 35).

La théologie classique du mal, issue de saint Augustin, considérait le mal en tant que tel comme une privation, non-être qui ne subsiste que dans l'être concret où il prend place. Ainsi la cécité est-elle un mal car elle est la privation d'une perfection (la faculté de voir) qu'un animal est censé normalement posséder (on dira d'un homme qu'il est aveugle, pas d'une pierre ou d'un arbre...). La cécité comme telle n'est rien de positif ; elle n'existe que comme manque éprouvé par un sujet. Dans cette perspective, l'idée d'un mal absolu ou d'un mal pur qui s'opposerait substantiellement au principe du bien ou de l'amour n'a pas de sens. Le mal absolu serait une privation absolue d'être et s'identifierait donc au néant radical.

Mais saint Augustin fournissait des armes aux cathares pour penser leur propre dualisme. Un apocryphe augustinien, le *Livre des soliloques*, répandu en Italie du Nord et en Languedoc, qui ne trahit pas fondamentalement la pensée du maître dont il se réclame, va permettre aux cathares de théoriser leur doctrine⁵. Ce livre distingue différents sens du mot « néant ».

Il y a tout d'abord le néant de la création *ex nihilo* : Dieu a créé le monde de rien. Il n'y a pas de matière préexistante. Ce néant-là n'intéressait pas les cathares, qui concevaient le monde comme procédant de manière nécessaire de Dieu même.

Il y a le néant du mal, qui est *privatio* ou *amissio boni*. Il n'intéressait pas davantage les cathares. Pour eux, le mal possède une consistance propre, qui en fait un principe opposé au bien.

Enfin il y a le néant du péché ou de l'absence d'amour. « Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien », dit Paul (1 Cor 13). Ceux qui se tournent vers les idoles se tournent vers le néant et deviennent eux-mêmes, en quelque sorte, néant. Il ne s'agit pas là d'un néant au sens strict, mais d'une existence amoindrie, qui tend vers l'autodestruction sans y parvenir jamais. La chair, conçue par Paul comme hostile à Dieu, relève, elle aussi, de ce même champ sémantique.

Cet état amoindri, la théologie augustinienne le conçoit comme déchéance, chute par rapport à un état antérieur, bon en soi. Cette chute est due à la liberté des créatures, hommes et anges, qui se détournent volontairement et librement de Dieu. Cet état, une fois généré, est susceptible de se perpétuer indéfiniment dans le chef des démons ou des damnés. Les cathares vont reprendre cette idée de néant relatif, mais considérer que ce mal n'est pas créé simplement par des actes de liberté de créatures originellement bonnes, mais qu'il existe depuis toujours. Ce principe du mal solliciterait de l'extérieur les créatures bonnes sorties des mains de Dieu et en induirait un certain nombre à la chute. Comment comprendre en effet qu'une créature bonne soit tentée par un mal qui n'a encore aucune forme d'existence ? D'autre part, la conception augustinienne autorise apparemment à concevoir comme existant depuis toujours ce néant substantiel, puisqu'elle postule qu'une fois généré il peut se perpétuer indéfiniment.

De ce néant émanent également des créatures qui s'opposent à la création bonne : le diable, les ténèbres telles que Jean en parle dans le « prologue » de son Évangile, le monde matériel, etc.

Les cathares déniaient à l'homme le libre arbitre : les créatures qui sont entraînées vers le mal succombent à une tentation irrésistible. Le fait qu'elles se tournent, par une nécessité morale, vers le néant principal, ne fait que ratifier leur faiblesse ontologique. Les créatures les plus parfaites résistent, elles, à la sollicitation du mal en vertu de leur perfection interne. Ainsi le Christ, première créature, est la première intelligence ou l'ange

le plus élevé. Il reste fidèle au Dieu d'amour. Mais ce passage par le mal pour les créatures qui y succombent n'aura qu'un temps. Le mal étant divisé contre lui-même, ses œuvres et ses effets ne peuvent se maintenir indéfiniment. Tôt ou tard les âmes retourneront à la vraie lumière. En ce sens la doctrine cathare est profondément optimiste.

Dualisme absolu et dualisme mitigé

Ce qui est présenté ici correspond au dualisme absolu. Le principe du mal existe depuis toujours et le monde matériel est sa création. Il existe une doctrine un peu différente, qualifiée de dualisme mitigé, voulant que le monde matériel ait été créé après la chute du diable. Celui-ci était donc, à l'origine, bon, et c'est lui qui aurait produit le monde matériel une fois converti au mal. L'école dualiste absolue est souvent désignée comme celle de Desenzano (sur le lac de Gardes) et l'école dualiste mitigée comme celle de Concorezzo (en Lombardie). Et il est intéressant de constater que le même clivage existait dans l'Église bogomile. Mais dans les faits, les communautés professant le dualisme absolu et celles professant le dualisme mitigé vivaient en bonne intelligence.

Ce que suggèrent les Écritures

On trouve dans la littérature secondaire des relevés systématiques des passages des Écritures qui retenaient l'attention des cathares⁶.

Globalement, l'Ancien Testament serait trompeur, en ce sens qu'il présente Dieu comme le créateur du monde matériel, ce qui, pour les cathares, est une imposture. Néanmoins, l'Ancien Testament contient bien des indices de dualisme. Il a déjà été question des tuniques de peau données à Adam et Ève après leur péché : elles symbolisent le corps physique dans lequel les âmes de lumière sont enfermées. L'esclavage en Égypte du peuple hébreu et son exil à Babylone représentent aussi, évidemment, la condition des âmes tombées dans la matière.

En ce qui concerne le Nouveau Testament, les cathares avaient une prédilection pour l'Évangile de Jean. Rien d'étonnant à cela, puisqu'il est marqué par une série d'oppositions tranchées qui évoquent le dualisme gnostique : lumière et ténèbre, matière et esprit, Dieu et monde, amour et haine, respect des commandements et péché, liberté et servitude, etc.

Dans le « prologue » de cet Évangile, le fameux verset habituellement traduit ainsi : « Par lui tout a été fait et sans lui rien n'a été fait », est lu par les cathares de la façon suivante : « Par lui [Dieu] toutes choses ont été faites et sans lui a été fait le néant. » Dans cette lecture, il serait question de deux créations, l'une bonne et substantielle due au Verbe, et l'autre due au principe du mal, création qui serait néant, dans la troisième acception du *Livre des soliloques*.

De même, le verset : « Ce qui a été fait était vie en lui », peut se comprendre : « Ce qui a été fait en lui était vie ». Cette seconde lecture suggère que des réalités ont pu être créées sans lui mais qu'elles ne sont pas « vie ».

Le discours sur le pain de vie peut se comprendre en lien avec la charité : le Christ, qui est l'émanation la plus pure de la substance divine et qui descend du ciel, est une nourriture pour l'âme qui s'ouvre à son enseignement.

Toujours dans l'Évangile de Jean, il existe un passage où Jésus déclare aux juifs qui ne croient pas en lui que leur père n'est pas Abraham comme ils le croient, mais le diable qui « est menteur et père du mensonge » (Jn 8,44). Le latin *quia mendax et pater eius* peut aussi se traduire : « le diable est menteur et son père aussi est menteur », ce qui donne à penser que le diable a un père qui, pour les cathares, ne peut être que le principe du mal.

Origine du catharisme

D'où vient en définitive le mouvement cathare ? L'hypothèse qui se présente tout d'abord à l'esprit est d'y voir un prolongement du manichéisme antique. Après tout, le manichéisme s'était bien diffusé à la fin de l'Antiquité, et malgré les persécutions il restait présent et était lui aussi marqué par un profond

dualisme. D'après une tradition rapportée par le chroniqueur Albéric des Trois Fontaines, le manichéen Fortunatus, que saint Augustin a combattu, se serait réfugié en Gaule, où il se serait associé à d'autres disciples de Mani⁷. Le problème est que le manichéisme historique distingue bien deux créations et deux principes coéternels, mais multiplie les entités intermédiaires prenant part aux différentes étapes de l'affrontement⁸. Or, face à cette profusion d'entités du manichéisme, le catharisme reste, lui, d'une étonnante sobriété. Une filiation directe paraît dès lors difficilement explicable.

On peut penser également à une origine bogomile, vu les liens entre bogomiles des Balkans, dualistes d'Italie du Nord et cathares. Cependant les doctrines bogomiles et cathares ne sont pas absolument identiques. Par exemple, les bogomiles étaient très agressifs à l'égard du christianisme orthodoxe : pour eux, le baptême de l'Église byzantine était une véritable tache dont il fallait se libérer par une première purification très exigeante. C'est seulement ensuite, dans une seconde partie de l'initiation, que l'imposition des mains pouvait être reçue. Chez les cathares, on n'observe pas une telle hostilité : le baptême catholique n'est pas efficace, mais il est inoffensif. Le rituel cathare spécifie bien qu'il ne faut pas le critiquer inutilement⁹. C'est là une divergence relativement mineure, mais qui n'en pose pas moins la question d'une paternité bogomile effective pour le catharisme.

Un chercheur a évoqué également l'hypothèse d'une Église johannique fossile¹⁰. Imaginons une communauté chrétienne d'inspiration johannique qui serait restée, pour des raisons inconnues, isolée des autres communautés, même après l'édit de Constantin. Dans ce cas, le processus d'échanges doctrinaux et rituels entre communautés pauliniennes, johanniques, apolliniennes, pétriniennes et autres qui a conduit à une standardisation des croyances et des pratiques n'aurait pas eu lieu

7. Voir R. Nelli, *La philosophie du catharisme*, p. 45.

8. Par exemple M. Tardieu, *Le manichéisme*.

9. Sur ce point, voir C. Thouzelier, *Rituel cathare latin*, p. 138, pour la position bogomile, et p. 252-254, pour la position cathare.

10. Voir E. U. Grosse, « Sens et portée de l'Évangile de saint Jean selon les cathares ».

pour cette communauté isolée : elle en serait restée à une insistance sur le dualisme du bien et du mal, recoupant celui de la lumière et des ténèbres, et sur la re-naissance qui s'identifie à une naissance d'en haut, ainsi que sur l'action de l'Esprit conçu comme consolateur. Il n'est pas certain que l'eucharistie aurait été célébrée dans une telle Église, et on obtient ainsi un univers doctrinal assez proche de celui de l'Église cathare ou qui aurait pu facilement évoluer en ce sens.

Ce qui est avéré, après les études précises de Ferdinand Niel sur Montségur, est que cette très étrange forteresse (elle ne ressemble pas du tout à un château-fort classique) a des rapports très étroits avec la trajectoire du soleil au cours de l'année. Les orientations des murs et des fenêtres correspondent aux alignements des rayons solaires aux équinoxes et aux solstices¹¹. Les cathares ont fortifié cet édifice assez tardivement, mais lui accordaient de toute évidence une importance considérable. Selon Niel, il s'agirait d'un ancien temple manichéen (le rapport à l'astre solaire est très important dans le manichéisme) que les cathares auraient décidé de reprendre à leur compte. Est-ce à dire qu'ils se considéraient comme les héritiers spirituels de ces dualistes anciens ? La chose paraît probable, au moins chez certains érudits au fait, dans la mesure où ils pouvaient l'être à l'époque, de la foi et des rituels manichéens.

Postérité du catharisme

Le catharisme est officiellement mort avec le décès du dernier parfait, Guilhem Béliaste. Il a toutefois gardé des partisans, qui ont pu continuer à pratiquer certains rites de manière clandestine. Le ressentiment contre l'Église romaine a refait surface au moment de la Réforme. Les idées nouvelles ont reçu dans le sud de la France un bel accueil, et il est certain que cette sympathie vis-à-vis des idées nouvelles a des racines dans la crise cathare. À notre époque, la stèle élevée à Montségur en l'honneur des martyrs cathares est fleurie tous les jours.

11. R. Nelli, *La philosophie du catharisme*, p. 108-116.

Un certain nombre d'intellectuels ont revendiqué haut et fort leur foi cathare. On se doit ici de citer Déodat Roché, qui fonda, avec quelques proches, une revue intitulée *Les cahiers d'études cathares*, et se fit le défenseur infatigable de ce mouvement¹². Il faut aussi citer René Nelli ainsi que son épouse Suzanne, qui firent beaucoup, eux aussi, pour une meilleure connaissance de la tradition et de la civilisation cathare¹³. Les théories de Déodat Roché ont cependant suscité des controverses. En effet, son interprétation du catharisme est fortement marquée par son appartenance au mouvement anthroposophique fondé par Rudolf Steiner. À certains égards, l'anthroposophie se présente comme un néomanichéisme où le bien et le divin, symbolisés par le Christ, se situent au point d'équilibre de deux tendances mauvaises, l'une entraînant l'homme vers la matière (tendance ahrimannienne), et l'autre, au contraire, vers un spiritualisme désincarné (tendance luciférienne). René Nelli prit peu à peu ses distances par rapport aux thèses anthroposophiques de Déodat Roché et suivit son propre chemin.

Lettre de Simone Weil à Déodat Roché

Il faut aussi mentionner Simone Weil. Dans une célèbre lettre à Déodat Roché, elle exprime sa sympathie pour les cathares. Ce texte dense nous donne une lecture discutable mais interpellante et suggestive de l'apport de ce mouvement à une véritable spiritualité du christianisme :

12. On se fait une bonne idée des travaux de Roché en lisant son ouvrage *Études manichéennes et cathares*, où il rassemble diverses études parues dans la revue. Signalons aussi, du même auteur, un livre intitulé *Le catharisme*, et un *Contes et légendes du catharisme*.

13. Parmi les très nombreux ouvrages de Nelli, mentionnons *Écritures cathares. La totalité des textes cathares traduits et commentés*; *Le phénomène cathare : perspectives philosophiques, morales et iconographiques*; *Des cathares du Languedoc au XII^e siècle*; *La philosophie du catharisme : le dualisme radical au XII^e siècle*; *Le livre des deux principes*. À noter aussi son livre d'engagement : *Journal spirituel d'un cathare d'aujourd'hui*.

Depuis longtemps déjà je suis vivement attirée vers les Cathares, bien que sachant peu de choses à leur sujet. Une des principales raisons de cette attraction est leur opposition concernant l'Ancien Testament, que vous exprimez si bien dans votre article, où vous dites justement que l'adoration de la puissance a fait perdre aux Hébreux la notion du bien et du mal. Le rang de texte sacré accordé à des récits pleins de cruautés impitoyables m'a toujours tenue éloignée du christianisme, d'autant plus que depuis vingt siècles ces récits n'ont jamais cessé d'exercer une influence sur tous les courants de la pensée chrétienne; si du moins on entend par le christianisme les Églises aujourd'hui classées dans cette rubrique. Saint François d'Assise lui-même, aussi pur de cette souillure qu'il est possible de l'être, a fondé un Ordre qui à peine créé a presque aussitôt pris part aux meurtres et aux massacres. Je n'ai jamais pu comprendre comment il est possible à un esprit raisonnable de regarder le Yahvé de la Bible et le Père invoqué dans l'Évangile comme un seul et même être. L'influence de l'Ancien Testament et celle de l'Empire Romain, dont la tradition a été continuée par la papauté, sont à mon avis les deux causes essentielles de la corruption du christianisme.

Vos études m'ont confirmée dans une pensée que j'avais déjà avant de les avoir lues, c'est que le catharisme a été en Europe la dernière expression vivante de l'antiquité préromaine. Je crois qu'avant les conquêtes romaines les pays méditerranéens et le Proche-Orient formaient une civilisation non pas homogène, car la diversité était grande d'un pays à l'autre, mais continue; qu'une même pensée vivait chez les meilleurs esprits, exprimée sous diverses formes dans les mystères et les sectes initiatiques d'Égypte et de Thrace, de Grèce, de Perse, et que les ouvrages de Platon constituent l'expression la plus parfaite que nous possédions de cette pensée. Bien entendu, vu la rareté des documents, une telle opinion ne peut pas être prouvée; mais entre autres indices Platon lui-même présente toujours sa doctrine comme issue d'une tradition antique, sans jamais indiquer le pays d'origine; à mon avis, l'explication la plus simple est que les traditions philosophiques et religieuses des pays connus par lui se confondaient en une seule et même pensée. C'est de cette pensée que le christianisme est issu; mais les Gnostiques, les Manichéens, les Cathares semblent seuls lui être restés vraiment fidèles. Seuls ils ont vraiment échappé à la grossièreté d'esprit, à la bassesse du cœur que la domination romaine a répandue sur de vastes territoires et qui constituent aujourd'hui encore l'atmosphère de l'Europe. Il y a chez les manichéens quelque chose de plus que dans l'antiquité, du moins l'antiquité connue de nous, quelques conceptions splendides, telles que la divinité descendant parmi les

hommes et l'esprit déchiré, dispersé parmi la matière. Mais surtout ce qui fait du catharisme une espèce de miracle, c'est qu'il s'agissait d'une religion et non simplement d'une philosophie. Je veux dire qu'autour de Toulouse au XII^e siècle la plus haute pensée vivait dans un milieu humain et non pas seulement dans l'esprit d'un certain nombre d'individus. Car c'est là, il me semble, la seule différence entre la philosophie et la religion, dès lors qu'il s'agit d'une religion non dogmatique.

Une pensée n'atteint la plénitude d'existence qu'incarnée dans un milieu humain, et par milieu j'entends quelque chose d'ouvert au monde extérieur, qui baigne dans la société environnante, qui est en contact avec toute cette société, non pas simplement un groupe fermé de disciples autour d'un maître. Faute de pouvoir respirer l'atmosphère d'un tel milieu, un esprit supérieur se fait une philosophie; mais c'est là une ressource de deuxième ordre, la pensée y atteint un degré de réalité moindre. Il y a eu vraisemblablement un milieu pythagoricien, mais nous ne savons presque rien à ce sujet. À l'époque de Platon il n'y avait plus rien de semblable, et l'on sent continuellement dans l'œuvre de Platon l'absence d'un tel milieu et le regret de cette absence, un regret nostalgique. Excusez ces réflexions décousues; je voulais simplement vous montrer que mon intérêt pour le catharisme ne procède pas d'une simple curiosité historique, ni même d'une simple curiosité intellectuelle. J'ai lu avec joie dans votre brochure que le catharisme peut être regardé comme un pythagorisme ou un platonisme chrétien; car à mes yeux rien ne surpasse Platon. La simple curiosité intellectuelle ne peut mettre en contact avec la pensée de Pythagore et de Platon car à l'égard d'une telle pensée la connaissance et l'adhésion ne sont qu'une seule opération de l'esprit. Je pense de même au sujet du catharisme.

Jamais il n'a été si nécessaire qu'aujourd'hui de ressusciter cette forme de pensée. Nous sommes à une époque où la plupart des gens sentent confusément, mais vivement, que ce que l'on nommait au XVIII^e siècle les lumières constitue — y compris la science — une nourriture spirituelle insuffisante; mais ce sentiment est en train de conduire l'humanité par les plus mauvais chemins. Il est urgent de se reporter, dans le passé, aux époques qui furent favorables à cette forme de vie spirituelle dont ce qu'il y a de plus précieux dans les sciences et les arts constitue simplement un reflet un peu dégradé. C'est pourquoi je souhaite vivement que vos études sur les Cathares trouvent auprès du public l'attention et la diffusion qu'elles méritent. Mais des études sur ce thème, si belles qu'elles soient, ne peuvent suffire. Si vous pouviez trouver un éditeur, la publication de ce recueil de textes originaux, accessible au public, serait infiniment désirable.

Weil plaide pour une déjudéaïsation profonde du christianisme. Celui-ci aurait plus à voir avec une spiritualité et une sagesse présente de façon diffuse dans presque tout le pourtour méditerranéen et même dans le reste du continent européen, et dont Platon représente l'expression la plus pure, qu'avec la mentalité de l'Ancien Testament. Le « Sermon sur la montagne » révèle pour Weil de véritables consonances avec Platon, qui a toujours prétendu se faire l'écho d'une sagesse plus ancienne que lui. Le problème serait que ce culte de la beauté, de l'amour et de la lumière qu'était, selon elle, le christianisme originel, se serait corrompu sous la double influence de la religion juive et de ses Écritures d'une part, de la civilisation romaine d'autre part. Il s'en serait ensuivi un abandon de la quête du bien, du vrai et du beau au profit d'une adoration de la puissance. L'Église constantinienne serait alors le symbole par excellence de cet égarement. C'est parmi les groupes hérétiques ou plutôt considérés comme tels par les Églises officielles et en particulier l'Église romaine, que l'esprit du christianisme véritable aurait été le mieux sauvegardé. Les cathares représenteraient la dernière manifestation du christianisme comme milieu social : leur foi se traduisait dans l'existence d'une vraie communauté humaine regroupant des personnes variées dans un vécu intellectuel, émotionnel, imaginaire et rituel commun. Une véritable religion et pas seulement un groupe de philosophes réunis autour d'un maître comme cela a été le cas chez Platon. Weil croit sentir chez Platon la nostalgie de ce type de communauté et d'imprégnation sociale, dont l'Académie n'aurait jamais été qu'un piètre substitut.

Le catholicisme constantinien conserverait, en dépit de son adoration de la puissance, de réelles ressources spirituelles. Celles-ci se seraient évaporées à l'époque des Lumières, mais le culte de la force se serait par contre maintenu dans les philosophies de la modernité. Au vingtième siècle, beaucoup pressentiraient que cette modernité est devenue insuffisante pour permettre un authentique développement de l'humain, et certains chercheraient à dépasser cette modernité de la pire manière qui soit (allusion vraisemblable aux totalitarismes national-socialiste et communiste). Rien ne serait donc plus actuel qu'un retour à

des courants comme le gnosticisme ou le catharisme, capables de rediriger l'humanité vers le haut.

Cette lettre nous introduit assez loin dans la lecture que Weil fait de la modernité et des enjeux spirituels du vingtième siècle. Même si, personnellement, je ne partage pas son jugement sur l'Ancien Testament et le judaïsme en général, son invitation à lire le christianisme à la lumière de la sagesse des autres cultures paraît intéressante et féconde. Sa volonté de réhabiliter des conceptions marginales du christianisme considérées comme hérétiques par les responsables de l'Église officielle également. Mais Weil, comme d'autres laudateurs des cathares, fait preuve à mon sens d'une naïveté certaine quand elle place cette religion en dehors de tout culte de la puissance. En effet, la vie très ascétique des parfaits leur donnait manifestement un ascendant considérable sur les gens. Qui recherchait en définitive le plus la puissance ? Les prélats de l'Église catholique qui vivaient comme des seigneurs, ou les ministres cathares qui subjuguaient leurs fidèles par un ascétisme d'une constance et d'une rigueur impressionnantes ? Il se pourrait que sous couvert d'humilité, de pauvreté et de chasteté radicale, c'était encore le pouvoir (fût-il purement spirituel) qu'ils recherchaient, et d'autant plus intensément que cette quête était inconsciente. Aujourd'hui où le concept d'ombre (au sens où l'entendait Carl Gustav Jung) nous est devenu plus familier, on ne peut plus naïvement se contenter de ce qui est dit et vécu au premier degré en termes de pauvreté ou de refus de la puissance. Il faut analyser le fonctionnement réel, tant au niveau conscient qu'inconscient, de certaines attitudes et de certains discours. Beaucoup reste à faire pour nous faire une idée plus juste de ce qu'a représenté, dans toute son ampleur, sa profondeur et oserais-je dire son ambiguïté, la religion cathare.